

# Une éducation sans image ?

**Vous êtes, je crois, un « fou de livres » ?**

J'ai grandi dans une famille où il n'y avait ni bande dessinée, ni radio, ni télévision, mais où les livres (y compris illustrés) étaient omniprésents, puisque mon père était bibliothécaire. Je considère cela comme une des grandes grâces de ma vie.

Et depuis que je sais lire, je n'ai jamais manqué à consacrer plusieurs heures par jour à la lecture.

**Et en ce qui concerne les bandes dessinées ?**

Malheureusement, je ne suis pas sûr d'en lire une seule par an, bien que j'en feuillette pour voir le style de ce qui paraît lorsque je vais en librairie. Je suis loin cependant d'atteindre sur ce point le record de ma propre mère : je l'ai entendu un jour avouer qu'elle n'avait jamais lu une seule bande dessinée.

Et pourtant, la Providence a voulu qu'entre 1994 et 2007, j'éдите plus de quatre-vingt livres illustrés pour la jeunesse.

**Ne pensez-vous pas que cette éducation par le livre, que vos parents vous ont donnée, est la véritable éducation ? Et, dans ce cas, est-il raisonnable de faire la promotion de la bande dessinée ?**

Je n'ai pas spécialement l'intention de faire l'apologie de la bande dessinée. Celle-ci ne représente pour moi qu'une des techniques de l'illustration, cette dernière étant un élément éventuel de l'éducation, qui ne doit en aucune manière prendre une place démesurée, encore moins la primauté dans la formation d'un esprit.

Toutefois, concernant précisément la bande dessinée, je fais remarquer que le problème se pose, que nous le voulions ou non. Il s'est vendu en 2002 en France un album de bande dessinée par seconde (trente millions d'exemplaires dans l'année), avec près de 2 000 nouveaux albums. Et sur 130 millions d'emprunts en bibliothèque, 25 millions concernaient une bande dessinée. Devant

un phénomène d'une telle ampleur, il serait irresponsable de se boucher les yeux et de ne pas réfléchir.

**Donc, il faudrait accepter sans réserve les bandes dessinées ?**

Je pense plutôt qu'il faut s'interroger sur la place que peut tenir l'illustration dans l'éducation, notamment dans l'éducation chrétienne

Car vous vous focalisez sur la bande dessinée, mais il s'agit d'une commodité et d'un raccourci. En réalité, la vraie question est beaucoup plus généralement celle de l'image dessinée et de son usage.

**L'image dessinée ?**

Celle qu'on trouve dans les livres. On distingue à ce propos, et en simplifiant, trois techniques principales.

Nous trouvons d'abord des ouvrages où le dessin est un simple prolongement du récit écrit : appelons-les « livres illustrés ». C'est le cas de la plupart des romans pour la jeunesse.

Nous avons également des ouvrages où texte et dessin constituent ensemble le récit : appelons-les « textes imagés ». C'est le cas de la collection « Belles Histoires Belles Vies », du *Catéchisme en images*, etc.

Enfin, il existe des ouvrages où le dessin constitue presque à lui seul le récit, le texte venant simplement lui « donner du son » : c'est ce qu'on appelle au sens propre la « bande dessinée ».

**Mais on ne peut tout de même pas comparer la magnifique collection « Belles Histoires Belles Vies » et les bandes dessinées ! Car, dans ces dernières, les histoires sont stupides et les dessins criards, quand ce n'est pas pire.**

Je reconnais que, malheureusement, les bandes dessinées sont trop souvent (surtout aujourd'hui) telles que vous venez de les décrire. Cependant, je n'attribue pas forcément cela à la bande dessinée elle-même, puisque nous trouvons le même phénomène partout. Par exemple, l'art actuel est très souvent horrible, l'architecture contemporaine est souvent répulsive, sans que nous rejetions l'art lui-même ou l'architecture en soi.

En ce qui concerne les romans de jeunesse (en dehors, donc, de la bande dessinée), la majorité de la production est actuellement immonde. Sans parler de la répugnante collection « Chair de poule » ou de la bien nommée série « Mimi Cracra », ce ne sont que sorcières, apologie des défauts enfantins, complaisances subversives, situations troubles, dessins horribles et malsains, prédominance de situations tristes et déprimantes, etc. Pourtant, cela n'entraîne pas notre rejet de la littérature de jeunesse.

La décadence générale de notre société suffit, à mon sens, à expliquer cet état calamiteux de la littérature illustrée pour jeunesse.

**Tout de même, le fait de ne regarder que des livres d'images est une source d'abrutissement !**

Il en est des illustrations comme du vin, des épices ou des desserts en matière d'alimentation. Le vin, les épices, les desserts ont leur place dans une alimentation saine et équilibrée. Mais celui qui ne se nourrirait que d'épices, de desserts ou de vin, mettrait rapidement son existence en danger.

Il faut manger de tout, et dans des proportions différentes selon le genre d'aliments : dans le riz au curry, autre est la quantité du riz, autre la quantité du curry.

En nous posant la question de savoir si l'illustration peut avoir sa place dans l'éducation, il ne saurait donc être question d'en promouvoir l'usage exclusif, ni même dominant.

**L'usage de l'image n'est-il pas la conséquence de la loi du moindre effort ?**

On dit volontiers que l'image représente la facilité tandis que la lecture représente l'effort, et qu'en conséquence la lecture est meilleure que l'image puisque l'effort est meilleur que la facilité. Mais ces propositions ne sont pas si universellement vraies qu'elles le paraissent.

Tout d'abord, si beaucoup d'hommes préfèrent l'image au texte, parce qu'ils la trouvent plus facile, ce n'est pas le cas de tous. En ce qui me concerne (et je suis loin d'être le seul), je préfère un texte à une image. Et il arrive fréquemment que ce soit par

paresse, car le déchiffrement d'une image m'est plus difficile que celui d'un texte. J'ai d'ailleurs toujours détesté les schémas et les cartes de géographie.

Je note ce fait pour souligner que l'assertion « L'image se situe du côté de la facilité » n'a pas une valeur universelle, même si elle est plus fréquemment vraie que l'inverse.

**Pour une majorité, reconnaissez que c'est une réalité !**

Sans doute ! Mais il faut ajouter qu'il n'y a pas de lien systématique entre l'effort et le bien, ni d'opposition systématique entre la facilité et le bien. Il existe des gens qui, pour s'adonner au péché, font de grands efforts. En revanche, comme dit l'Écriture, Dieu donne les biens les meilleurs à ceux qu'il aime, sans que ceux-ci n'aient à faire d'efforts (Ps 126).

Ou encore, comme on l'explique souvent aux enfants : « Au moment de la récréation, le devoir d'état (donc la vertu) est de s'amuser ». Autrement dit, l'effort n'est pas en soi vertueux, ni la facilité en soi vicieuse.

**Pourtant, la vertu n'est-elle habituellement associée à un effort ?**

La source de cette association usuelle provient de ce que, depuis le péché originel, la vertu et le progrès ont souvent un caractère de pénibilité. Et donc, l'absence *systématique* d'une certaine difficulté tend à signer la recherche pernicieuse du moindre effort.

Dans la mesure où les images illustrées peuvent représenter un certain plaisir, leur consommation *exclusive*, au détriment d'autres sources de formation (notamment la lecture) demandant plus d'efforts, serait nocive : comme la consommation *exclusive* de chocolat, en raison de l'attrait du plaisir, serait malsaine, bien que le chocolat soit un excellent aliment.

**Vous avouerez que l'image n'apporte pas grand-chose à l'esprit !**

Précisément, je n'avoue pas : je m'interroge, je me pose la question, je cherche où est le vrai et le bien. Un fait qui m'est

advenu m'a ouvert les yeux sur le rôle possible que peut tenir l'illustration dans l'éducation.

Dans les années 80, les Français ont pu découvrir (ou redécouvrir) l'épopée des Cristeros du Mexique, par les ouvrages de Jean Meyer et d'Hugues Kéraly. En effet, depuis plusieurs dizaines d'années, aucune parution en français n'avait traité de ce sujet, pourtant capital dans l'histoire de l'Église au XX<sup>e</sup> siècle.

Or, j'ai constaté à ce moment que moi, qui croyais pourtant n'avoir jamais rien lu sur ce grand drame catholique, je connaissais déjà une bonne partie de l'épopée des Cristeros. Par quel miracle ? Grâce à l'album *Le père Miguel Pro* de la collection « Belles Histoires Belles Vies », qui m'avait profondément marqué, notamment cette image de la mort du père Pro, les bras en croix, fusillé pendant qu'il criait « Vive le Christ-Roi ! »

Si mes parents avaient voulu m'instruire de ce poignant épisode de l'histoire de l'Église, ils n'auraient à l'époque trouvé aucun ouvrage historique. Et s'ils en avaient trouvé, il n'est pas sûr que je m'y serais intéressé. C'est donc un simple texte imagé qui a opéré ce miracle de transmettre une part de la mémoire catholique et de l'héroïsme des martyrs modernes. J'en conclus qu'on ne peut pas dire, sans autre forme de procès, que l'image illustrée n'apporte rien.

**Dans tous les cas, l'image est infiniment moins riche et moins formatrice que la lecture : il faut faire lire les enfants, et de façon intensive !**

Cette affirmation est le cœur des critiques récurrentes contre l'illustration, et notamment contre la bande dessinée. Elle repose sur l'affirmation implicite que la lecture intensive est la forme normale et efficace de l'éducation.

Or, si la lecture est, en soi, une activité extrêmement enrichissante pour l'enfant, l'idée que tous les enfants doivent pratiquer la lecture intensive me semble, non une conception classique de l'éducation, mais au contraire une vue moderne, qui provient de la « massification » de l'enseignement.

### **Qu'est-ce que la « massification » ?**

C'est appliquer le couperet égalitaire aux enfants et couler dans un moule unique les capacités si différentes des uns et des autres. Le symbole de cette massification est le slogan absurde de Chevènement : « 80 % d'une classe d'âge au niveau du baccalauréat ».

Or, cette dérive, fruit de diverses influences (théories progressistes, emprise croissante de la caste auto-reproductrice des enseignants, évolutions technologiques rendant obsolètes de nombreux savoirs, etc.), consiste à étendre à des cercles de plus en plus grands un modèle éducatif prévu en réalité pour une partie des enfants.

### **Quel modèle éducatif ?**

Les humanités jésuites (spécialement ce que nous appelons aujourd'hui le lycée), définies et mises en place aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles pour une élite intellectuelle. Ce modèle est fondé sur un haut degré d'abstraction (notamment le système exclusif des devoirs et des leçons, sans aucune application concrète contrôlable par l'enfant), et la lecture intensive en constitue le cœur. Le publicitaire Jacques Séguéla (l'inventeur de « la force tranquille » de Mitterrand) signale ainsi que, dans le collège jésuite où il fit ses études, il était de règle de lire plusieurs livres par semaine.

Or ce modèle éducatif n'a pas été conçu pour tous les enfants. Il convient, en réalité, à 10 % à 20 % environ de la population, dont l'esprit est orienté vers l'abstraction. C'était le pourcentage d'enfants « allant au lycée » (laïc ou confessionnel) jusqu'à la Libération. C'était aussi la proportion qu'indiquait le cardinal Journet à Mgr Lefebvre au moment de la fondation d'Écône : « 80 % de vos séminaristes ne sont pas faits pour des études universitaires. Vous enverrez les meilleurs à l'Université pour prendre des diplômes » (*Un évêque parle*, DMM, p. 216).

### **Vous réservez donc l'éducation à une élite sociale ?**

Attention ! Je viens de dire que les humanités jésuites ont été conçues pour une fraction de la population, mais je n'ai pas parlé d'élite sociale : nombre d'enfants pauvres, sous la Monarchie

comme sous la République, ont pu accéder aux plus hautes études grâce au système des bourses.

Par ailleurs, il ne s'agit nullement de rejeter l'éducation pour tous. L'Église (qui a tout bonnement créé l'école populaire, avec les Frères des Écoles chrétiennes) a encouragé, par la voix des papes notamment, la diffusion d'une culture minimale, d'un « socle commun de connaissances », comme on dit aujourd'hui.

### **En quoi consiste alors votre critique ?**

Elle consiste à refuser un moule éducatif unique et obligatoire, qui est aujourd'hui le moule des études abstraites et de la lecture intensive, lequel ne peut convenir à tous.

Le fait d'avoir « massifié » l'éducation autour des humanités jésuites est d'autant plus fâcheux que le système actuel n'a conservé qu'une partie de l'éducation classique, à savoir les études abstraites. Or la « personne de qualité » apprenait également l'escrime, l'équitation, la danse, la chasse, sans oublier l'exercice précoce des responsabilités, tout ceci dans un monde de traditions, où elle pouvait voir de ses yeux des personnes remplissant les tâches qui seraient demain les siennes. Et, *mutatis mutandis*, l'éducation du jeune paysan ou du jeune artisan qui faisait des études plus poussées reposait sur les mêmes bases réalistes.

### **Quel autre type d'éducation préconisez-vous donc ?**

Pour Aristote (et saint Thomas à sa suite), l'intelligence humaine ne peut fonctionner qu'en s'appuyant sur les données des sens, dont elle extrait le contenu intelligible. Les données des cinq sens externes (vue, ouïe, odorat, goût, toucher) aboutissent à la faculté sensible interne nommée « imagination », c'est-à-dire « réservoir d'images », où puise l'intelligence pour son travail d'abstraction. En psychologie réaliste, toute l'œuvre de l'intelligence dépend donc... des « images », des produits de l'imagination.

Précisons qu'Aristote ne vise pas uniquement, sous ce mot d'image, les apparences visuelles, mais en général toutes les données des sens : les sons, les odeurs, les saveurs et tout ce qui découle du sens du toucher ou tact. Ces données des sens sont

une matière pour l'intelligence, qui les pénètre et les illumine afin d'y découvrir la réalité intelligible, le concept abstrait et universel.

Étant donné que le travail de l'intelligence dépend essentiellement de la qualité de ces images recueillies par les sens, une bonne éducation doit s'attacher à affiner l'usage des sens, principalement des trois sens les plus utilisés par l'intelligence, la vision, l'ouïe et le tact (ce dernier pour tout ce qui regarde, en particulier, la perception de l'espace).

#### **Vous préconisez des modèles éducatifs fondés sur l'ouïe ?**

Par exemple ! Les manécanteries ont su, au cours des siècles, former des hommes de grande qualité à travers la pratique intensive du chant liturgique. C'est un modèle d'éducation efficace, toujours valable aujourd'hui pour certains tempéraments.

L'éducation de l'ouïe se fait notamment par la musique et le chant ; l'éducation de la vision, par l'observation attentive, mais aussi par les beaux-arts ; l'éducation du goût, particulièrement par la cuisine ; l'éducation du toucher, et spécialement de la main, par le sport, par l'habileté manuelle, mais surtout à travers l'exercice d'un art ou l'apprentissage d'un métier. Et, comme base indispensable, il ne faut pas omettre cette éducation générale du corps à l'endurance, à la souplesse, au maintien, à la vivacité.

#### **Vous êtes favorable à une diversité d'éducation ?**

Parallèlement aux humanités jésuites (excellentes et adaptées à une partie des enfants), si l'on veut être aristotélicien et thomiste, il faut absolument proposer des parcours éducatifs convenant aux diverses personnalités, notamment des formes d'éducation dans lesquelles la pratique d'un art ou d'un métier constitue la colonne vertébrale sur laquelle vient s'insérer l'acquisition des connaissances en français, en mathématiques, en langues, etc.

Ces formes d'éducation ont été utilisées dans le passé en notre pays, et sont pratiquées avec succès par nos proches voisins comme l'Allemagne et la Suisse, sans que ces pays soient considérés comme arriérés ou incultes.



**Vous remettez donc en cause la lecture comme moyen éducatif ?**

Absolument pas. Le livre est, sans aucun doute, le moyen le plus extraordinaire inventé par les hommes pour transmettre à autrui une pensée riche et diversifiée, et pour recevoir les trésors intellectuels de toute l'humanité.

Le livre bénéficie d'une élaboration (à travers la construction logique du plan, la qualité doctrinale des arguments, la richesse psychologique des situations et des personnages, la diversité du langage, etc.) qui enrichit puissamment son lecteur.

Descartes écrivait joliment : « La lecture de tous les bons livres est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés, qui en ont été les auteurs, et même une conversation étudiée, en laquelle ils ne nous découvrent que les meilleures de leurs pensées ».

Cependant, « moyen extraordinaire » ne signifie pas forcément « moyen premier », « moyen unique », « moyen adapté à tous » : l'avion est le moyen de transport le plus rapide, mais cela n'en fait pas forcément le moyen le plus adapté à mes déplacements.

Si la lecture intensive est au cœur des humanités jésuites, si elle est adaptée à des esprits orientés vers l'abstraction, je ne pense pas qu'elle doive obligatoirement être le moyen principal d'éducation de tous les enfants, même si, bien entendu, la lecture doit tenir dans beaucoup de cas une place importante.

**Mais ne faut-il pas faire lire à tout prix les enfants ?**

Comme nous l'avons dit, le modèle des humanités jésuites postule que la lecture intensive constitue la meilleure formation de l'esprit. Cela est vrai, du moins en substance, pour ceux dont les dispositions intellectuelles les orientent vers ce type d'éducation.

Pour ce genre d'enfants, la lecture est une obligation, notamment au regard des responsabilités qui seront plus tard les leurs, et pour lesquelles une culture étendue et solide, que seul le livre peut procurer, est absolument indispensable.

En revanche, il me paraît faux de dire que la lecture intensive soit la voie privilégiée d'éducation pour *tous* les enfants. C'est d'ailleurs contraire à l'expérience des éducateurs : il est des

enfants éveillés, intelligents, travailleurs, qui ne lisent pas, malgré les incitations de leurs parents, les encouragements de leurs professeurs et, dirais-je même, malgré leurs propres efforts et leur désir de bien faire.

Ces enfants seront-ils privés d'une vraie éducation, d'une réelle instruction ? Pas du tout ! Comme nous l'avons dit, ils atteindront les grandes réalités humaines et divines par d'autres voies que la seule lecture : par la contemplation de la nature, par les travaux des champs, par les relations sociales et l'expérience des anciens, par le chant, la musique et les beaux-arts, par la conversation et les échanges, par la liturgie et le catéchisme, par l'habileté manuelle et l'exercice d'un métier, par les voyages et les rencontres, par les récits, les contes et les fables, etc.

Après tout, un saint François d'Assise, un saint Jean de Dieu, un saint Curé d'Ars, une sainte Catherine Labouré, une sainte Bernadette, une sainte Catherine de Sienne, qui n'avaient jamais lu un livre, ou très peu, possédaient une vraie culture humaine et une réelle éducation.

### **Vous proposez une véritable révolution éducative !**

Bien au contraire ! Vous savez ce qu'on dit : « La contre-révolution n'est pas une révolution contraire, mais le contraire de la révolution ». Sortir de l'éducation massifiée serait faire le contraire de la révolution éducative, c'est-à-dire revenir à l'éducation classique avec toute sa richesse et toute sa diversité.

Henri Charlier a émis des réflexions profondes sur ce sujet, notamment dans son ouvrage *Culture, école, métier*. Et il est lui-même l'exemple d'une éducation déformée par les livres et réformée par une image.

Tempérament doué pour les arts, Charlier fut, en effet, élevé loin de toute religion dans un milieu profondément franc-maçon et anticlérical, où on lui donnait à lire toutes sortes d'ouvrages contre le christianisme. Ces livres semait en lui le mépris de l'œuvre de l'Église, de ses dogmes, de ses pratiques et de ses institutions, dont par ailleurs il n'avait aucune expérience autre que livresque.

Or, lorsqu'il passa pour la première fois devant la cathédrale Notre-Dame de Paris, son âme d'artiste fut frappée, saisie par son

incroyable beauté. « Ceux qui ont conçu tant de beauté, se dit-il soudain, se trompaient-ils si grossièrement sur la religion qui les inspirait ? Pouvaient-ils à la fois être sots, superstitieux et malfaisants (comme on me le dit), et aussi artistes ? De quel côté se situe l'obscurantisme ? »

Cette simple image venue du Moyen Âge, cette vision sensible, ruina donc en un instant tous les faux discours contenus dans les livres anticléricaux dont on l'avait abreuvé.